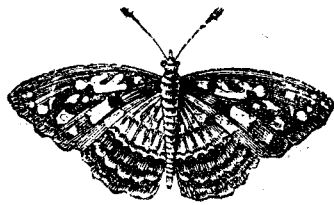


Ce journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 4 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Bâbeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine.

LE PAPILLON,

JOURNAL DES THÉÂTRES.



LYON VU DE FOURVIÈRES.

5^e ET 6^e LIVRAISONS.

Félicitons d'abord M. E. Favier de ce qu'il ne connaît pas la prison qu'il a voulu nous décrire dans son article intitulé : *La Prison de Roanne et l'abbé Perrin*. Assez d'autres peuvent, dès aujourd'hui, suppléer aux insuffisances de sa description qui conviendrait aussi bien à tout autre monument destiné au même usage. Suivant l'auteur, il existe, à l'intérieur de ce séjour, une cour à peu près carrée où se promènent les détenus, à des heures fixes; mais si vous voulez une topographie plus détaillée, ne vous adressez pas à M. Favier, il ne possède rien de plus que ce renseignement; car je ne pense pas qu'il veuille nous donner comme caractère propre à la prison de Roanne le bruit des clés du geolier, le grincement des portes massives tournant avec peine sur leurs gonds verrouillés, tout ce luxe, en un mot, de fraternelle sollicitude que déploient les hommes pour le plus grand bien de ceux de leurs frères qui ont péché contre la société. J'aime mieux croire que M. Favier ne s'est servi du nom de Roanne que comme d'un prétexte ou d'une transition pour nous dire les vertus de l'homme vénérable qui fait de ce lieu maudit son séjour de prédilection; et, s'il en est ainsi, l'historien nous semble ne pas être resté au-dessous de sa tâche, en nous montrant l'abbé Perrin tel que nous le connaissons, homme simple

et sublime, avec son ame candide et son infatigable dévouement. Qui de nous, en effet, ne pourrait ajouter une page à l'histoire de cette vie toute d'abnégation et de charité? Digne prêtre! Puisse la peine de mort être rayée de nos codes avant qu'il ait achevé sa mission sur la terre; car, après lui, quel autre saura retrouver ces mots qui aident à mourir, ces paroles assez pénétrantes pour arriver au cœur d'un être voué à l'échafaud? Bien que l'article de M. Favier ne soit pas irréprochable sous le rapport littéraire, il n'en méritait pas moins une place dans ce livre comme monument d'une juste admiration, élevé au plus modeste et au plus vertueux des hommes.

M. Auguste Desportes, que Paris possède depuis quelques années au préjudice des muses lyonnaises, ne pouvait refuser sa collaboration à une œuvre où l'absence de son nom eût été remarquée; aussi n'a-t-il pas hésité à rassembler ses souvenirs de Lyon, et à tracer, sous forme épistolaire, une piquante revue des faits littéraires accomplis dans notre ville, alors qu'il habitait parmi nous. Un souvenir qu'il donne en passant à plusieurs noms amis, a valu à M. Desportes une critique quelque peu amère dont nous voulons ignorer l'auteur, mais que celui-ci se reprochera, à coup sûr, lorsqu'il aura reconnu avec nous que, bien loin de songer à blesser aucun amour-propre, M. Desportes s'excuse de ne pouvoir citer entre les bornes étroites d'une lettre tous les noms dont s'enorgueillit notre cité littéraire. Un autre reproche non moins étrange est venu fondre à l'impro-

viste sur le malencontreux article : on a prétendu qu'en exposant les moyens d'arriver à l'émancipation intellectuelle, M. Desportes avait eu le tort impardonnable de répéter ce qui avait été dit et mieux dit avant lui. Soit : j'admets que M. Desportes est venu trop tard ; mais, je le demande, où en serions-nous si, dans une même question, chacun allait croire son honneur intéressé à donner une solution neuve et originale ? Jeter le blâme à l'écrivain qui adopte une opinion sérieuse émise avant lui, n'est-ce pas reconnaître implicitement qu'il n'y a plus au monde ni vérité ni raison ? N'est-ce pas offrir une prime d'encouragement à l'absurde ? Au reste, le critique auquel je réponds, assez bonhomme d'ordinaire, me paraît avoir lu et jugé cette fois sous l'influence d'un mauvais jour ; il avait au moins quelque paille dans l'œil, puisqu'il n'a vu dans cet article, si brillant de style, qu'une lettre écrite en *assez bon français*.

Avant d'arriver à l'Île-Barbe, je dois avouer, en toute humilité, l'incompétence de mon appréciation en matière de recherches historiques. C'est là sans doute une des branches de cette littérature qu'il a plu à M. Nisard de proclamer *difficile* ; mais en littérature je ressemble assez, je le confesse, à ces vulgaires amateurs de musique, insensibles, par ignorance, au mérite de la difficulté vaincue ; à ceux qui ne partagent mon avis, à cet égard, je dirai : ayez douze heures à dépenser par jour dans une bibliothèque publique ; lisez et copiez fidèlement, et, l'éditeur aidant, il y aurait malheur si vous n'étiez bientôt cité parmi les fortes têtes de la littérature difficile. Peut-être ne serez-vous ni achetés ni lus, mais qu'importe ? Espérez en l'avenir ; il commencera pour vous le jour où, faisant divorce avec ses étranges affections, le bon sens public répudiera cette littérature *facile*, assez impertinente pour croire en sa propre force, assez insatiable d'elle-même pour ne demander d'inspirations qu'à sa tête et à son cœur. — L'article de M. Stanislas Clerc, dont le titre vous a valu un cours de littérature, renferme sans doute des recherches historiques, nombreuses, mais du moins l'auteur a su corriger l'aridité de la chronique en mêlant ses propres réflexions aux faits empruntés aux vieux livres. Il ne s'est pas borné à nous montrer l'Île-Barbe dans ses transformations successives ; il l'a décrite telle qu'elle est aujourd'hui, telle que l'a faite le prosaïsme des propriétaires qui s'y sont succédés. « Ce n'est plus, dit-il, l'Île-Barbe pittoresquement isolée qu'on découvre ; l'œil se heurte contre un amas de pierres qui la masque, qui la dépare ; tant les ouvrages des hommes sont peu en harmonie avec ceux de la nature ! » Après cela, voyez s'il vous reste quelque envie de visiter l'Île-Barbe ; mais n'allez pas vous embarquer avant d'avoir lu la

description que je vous recommande ; elle doublera le plaisir de votre pèlerinage.

M. Jacques Arago est un littérateur infatigable. *Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux*, telle est la devise dont il eût pu décorer à bon droit son écusson littéraire. Théâtre, romans de mœurs, revues, publications populaires, journaux de tout format, mais non de *toutes couleurs*, tout est du domaine de son talent mobile, mais consciencieux. Observateur quelque peu caustique, M. Arago suscite le ridicule partout où il le rencontre : le sexe lyonnais s'est trouvé sur son passage, et la première livraison de *Lyon vu de Fourvières* devint alors dépositaire de quelques pages dont le sel éveilla plus d'une susceptibilité féminine. C'est aux burlesques enseignes de nos rues que l'auteur de *vos Femmes* déclare aujourd'hui la guerre, guerre innocente entreprise dans l'intérêt du sens commun et de cette pauvre langue française si traitreusement défigurée par nos barbouilleurs de murailles. « Je n'aurai pas écrit des pages inutiles, ajoute-t-il en terminant ; si un tel propriétaire, à leur lecture, fait badigeonner un T défectueux pour le remplacer par un D nécessaire ou poser un accent obligé sur un E qui en avait besoin, selon Richelet et Boiste. »

Espérons que la voix de M. Arago sera entendue sinon des propriétaires, du moins des peintres d'enseignes, et que si ces derniers ne veulent pas aller eux-mêmes à l'école, ils se détermineront à y envoyer leurs enfants.

M. Collombet a rassemblé avec un soin religieux tout ce qu'il a pu recueillir de souvenirs épars sur le séjour à Lyon de deux hommes célèbres, Thomas et Ducis. Sans doute le mérite d'un tel travail repose ordinairement presque en entier sur la fidélité des recherches, sur la coordination des faits et l'exact enchaînement des dates ; mais ici M. Collombet a droit à d'autres éloges, car il a suppléé avec bonheur aux lacunes de la correspondance des deux amis ; il a commenté avec une noble chaleur d'âme ces pages pleines de la sainte poésie de l'amitié, et si l'historien cherche à s'effacer par un sentiment de louable modestie, nous ne devons pas moins reconnaître qu'il a su tirer un beau parti de quelques documents incomplets et sans liaison.

Lyon au XV^e et au XVI^e siècles. — Deux hommes recommandables, un médecin et un professeur d'histoire naturelle, exaltaient un jour, en ma présence, les mérites d'un savant professeur de Paris, à la fois médecin et naturaliste. Le médecin disait : Oui, l'histoire naturelle doit beaucoup à M. D. ; mais il n'est pas médecin. — A quoi le professeur du Jardin-des-Plantes répondait sans se déconcerter le moins du monde : Mais que dites-vous là, mon cher ? D. honore infiniment l'art médical ; c'est là sa spécialité

sans contredit ; mais vous raillez en l'affublant du titre de naturaliste.--Et moi je restais ébahi en apprenant trop tard que j'avais pris bonnement un médecin pour un naturaliste, et *vice versa* ; en d'autres termes et, suivant ces Messieurs, j'avais été la dupe d'un ignorant... et cependant cet ignorant est l'une des gloires de la médecine française, l'un des naturalistes trop rares dont le nom brille encore de quelque éclat à côté du nom de Cuvier ! Voici maintenant l'application de mon anecdote : si vous êtes peintre et que vous écriviez, il se trouvera sur votre route des amis prêts à vous dépouiller de votre double titre de peintre et d'écrivain ; mais ne vous effrayez pas pour si peu, et marchez d'un pas ferme dans votre indépendance d'artiste. M. H. Leymarie a fait ainsi, et, dérogeant pour un jour aux habitudes de sa vie, toute consacrée à la peinture, il nous a révélé un talent de description qui place son article de *Lyon au XV^e et XVI^e siècles* parmi les meilleures pages du livre de M. Boitel.

Une heure de flânerie. — Divagations. — Avec un pareil titre on ne dupe personne, ce me semble : c'est à prendre ou à laisser. Si vous racontez autre chose que les événements de la rue, si vous montrez quelque lueur de raison, vous avez dépassé le programme, et la reconnaissance du lecteur vous est acquise, à moins que vous n'ayez affaire à la coterie de M. Nisard, ce dont Dieu vous garde ! Ainsi, pensais-je, après avoir lu les pages de M. Denouvion avec tout le plaisir qui s'attache à une œuvre sans prétention, écrite avec esprit et sentiment, remarquable surtout par ce ton de bonne compagnie dont la tradition se perd tous les jours. Le livre des Cent-et-un Parisiens avait donné asile à tant de flâneurs ennuyeux que je savais un gré infini à M. Denouvion d'avoir réhabilité à mes yeux un métier pour lequel j'eus toute ma vie une irrésistible vocation. Faisant ensuite large part à la critique, je reprochais à l'auteur quelques locutions, sinon vicieuses, du moins n'ayant point cours, mais le moyen de garder rancune à quelques inversions noyées dans une page telle que celle-ci :

« Que faire par un beau dimanche de septembre, étranger, isolé au milieu des flots de population qui se roulent par la ville avec ce joyeux bourdonnement qui annonce l'oubli du travail et l'ardeur du plaisir ? Que faire quand on n'a pas même un chez soi, qu'on se sent étreint entre les murailles glacées et inanimées d'une chambre d'hôtel, où n'arrive qu'un pâle reflet du brillant soleil d'automne ? Que faire enfin, pour tout dire, quand le cœur est malade, quand des blessures récentes y saignent encore, quand des regrets sans espoir le serrent et le brisent, que toutes vos pensées sont souffrance, et qu'il n'est pas sur votre horizon une lueur consolatrice qui vienne abuser votre rêverie ; qu'il n'y a pas près de vous une

oreille d'ami pour écouter vos plaintes, un cœur de femme pour partager vos peines, une caresse de mère pour essuyer la sueur qui fraichit sur votre front ? Que vous, qui avez tant d'amour dans votre âme, ne trouvez autour de vous que des objets à tous, des meubles auxquels vous ne pouvez demander un souvenir ni confier une larme ? »

Eh bien ! le croira-t-on, il s'est rencontré de par le monde littéraire un homme d'esprit assez grammairien pour faire de la syntaxe à propos de ces pages charmantes ? Si j'avais encore mon *Lhomond*, nouvel Omar, j'irais le brûler de ce pas.

C. F.

OUVERTURE DU GYMNASE LYONNAIS.

Jeudi, sans remise, devait avoir lieu l'ouverture de la nouvelle salle. Les affiches avaient été apposées, l'heure du spectacle allait sonner, que bien des gens doutaient encore de la possibilité d'un tel événement. Celui-ci racontait à qui voulait l'entendre que les murs d'enceinte n'étaient pas terminés la veille ; celui-là savait de bonne part que les travaux d'intérieur étaient à peine ébauchés. Six mois, un an, suffiraient-ils à l'achèvement parfait de cet immense travail, si misérablement interrompu par le canon d'avril ? Mais, au plus fort de ces étranges conjectures, les portes s'ouvrent, la foule incrédule se précipite.... Honneur à MM. Farge et Falconnet ! honneur à MM. Alfred Hower et Savette ! s'ils étaient là, ils ont dû recueillir, dans le murmure admiratif de l'assemblée ébahie, une première récompense de leurs travaux si habilement conduits, si rapidement exécutés. C'est qu'en vérité partout dans le temple nouveau se retrouve la trace d'une baguette magique : tout a été prévu, combiné, comme si plusieurs années avaient mûri un plan, à peine tracé depuis quelques semaines.

La salle est décorée avec goût et élégance ; les peintures dont elle est ornée sont riches et disposées avec une intelligence peu commune. Une idée heureuse a présidé à la distribution de l'espace entre le parterre et son voisin limitrophe, l'aristocratique parquet. Ici, comme ailleurs, le privilège l'a emporté et le parquet s'est élargi de tout ce que l'on a retranché au parterre. Mais personne ne songera à se plaindre d'une disposition par suite de laquelle la coterie des *chevaliers du lustre* est devenue impossible, le lustre répondant à la partie moyenne du parquet, lieu rarement fréquenté des entrepreneurs de succès dramatiques. La scène elle-même, participant à l'ampleur de la salle, est incomparablement plus vaste que la scène du vieux théâtre où nos artistes devaient parfois se trouver fort à la gêne. C'est encore là une amélioration que nous devons à la mauvaise humeur du propriétaire de l'ancienne



salle ; nous lui devons aussi des décorations nouvelles, un rideau réclamant à lui seul une visite au Gymnase, un lustre presque historique, des banquettes où passa la main du tapissier, et par dessus tout cela des loges grillées, objet de première nécessité au milieu d'une société éminemment progressive.

M. Eugène de Lamerlière s'était chargé de faire au public les honneurs de la soirée d'inauguration, et il s'est acquitté de cette tâche en homme qui sait son monde. *A ce soir, ou la Répétition manquée*, tel est le titre du prologue dans lequel il a successivement fait passer sous les yeux de l'assemblée tous les artistes de la nouvelle troupe. Le public a reconnu et salué ses anciennes connaissances. De vifs applaudissemens ont accueilli M^{me} Herliska, sous le costume du *Vaudeville*, spirituelle allusion à la spécialité de son talent si remarquable, et pour qu'il ne manquât rien au triomphe de cette charmante actrice, cette phrase de son rôle : *Voilà enfin un théâtre digne de moi !* a excité des bravos universels : la foule se chargeait ainsi de faire à l'artiste l'application des paroles de l'auteur. Plus heureuse que tant d'autres, M^{me} Adam, malgré sa longue absence, a retrouvé tous ses amis d'autrefois ; l'accueil qu'elle a reçu, en lui prouvant qu'elle avait laissé d'agréables souvenirs, l'engagera peut-être à ne plus s'éloigner d'un théâtre qui fut le berceau de son aimable talent. Et Breton, cet homme-là traîne donc le rire à sa suite ? Bonnes gens qui pleurez vos vitres cassées, allez voir Breton dans le prologue de M. de Lamerlière ; l'artiste et l'auteur vous feront rire quand même !

LA FUITE.

S'en aller, à travers des pleurs et des sourires,
Achever par le monde un sort amer et pur,
User sa robe blanche, et, pour une d'azur,
En laisser les lambeaux aux ronces des martyres :
C'est ma vie ! un roseau semble plus fort que moi ;
Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre ;
Et je chante pourtant l'ineffable mystère
Qui de mon cœur saignant fait un cœur plein de foi !

Mais d'où vient que ce jour surpasse la tristesse
De tous les jours tombés hors de ma vie enfin !
Sur mes heures, qu'inscrit l'impatient destin,
Le pied du temps bondit de la même vitesse :
D'où vient donc que j'étouffé au sein de l'univers ?
Ah ! c'est qu'ils m'ont blessée au milieu de la foule ;
Du grand arbre agité feuille que le vent roule,
Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers !

Ainsi trois fois adieu ! ville inhospitalière ;
Ville trois fois fermée à mes humbles malheurs ;

Pour d'autres si riante et si pleine de fleurs ;
Où ma vie arriva blanche et pure écolière,
A quinze ans. Ville austère, où j'appris à pleurer,
Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer,
Où je sentis aux fleurs des épines profondes,
Où l'on voulut noyer mes ailes sous les ondes :

Vallon sans écho
Pour la voix qui pleure,
Où je buvais l'heure,
Froide comme l'eau,
Amère lustrale,
Sombre cathédrale
Où s'est caché Dieu.
Jardin des olives,
Sol aux ronces vives,
Mon calvaire, adieu !

Adieu ! je ne suis pas dans un désert ; la vie
Autour de moi se meurt ; j'ai mon ombre au soleil ;
Partout je trouve terre où le ciel m'a suivie ;
Partout son hymne glisse au fond de mon sommeil !

Quand vos traits jusqu'au cœur dans l'ombre m'ont touchée
Je m'en allai vers Dieu : j'y retourne aujourd'hui.
Car sa main est immense et je m'y sens cachée :
Dieu veille sur ma tête et je me salue à lui.

Et sous cette main qui délivre,
J'entrerai comme vous aux cieus :
Là votre or ne pourra vous suivre ;
Moi, je lui porterai mon livre,
Fermé maintenant à vos yeux.

Ce livre, ce cœur plein d'orages,
Plein d'abîmes et plein de pleurs,
Déchiré dans toutes ses pages,
Dieu ! sauveur de tous les naufrages,
Aura la clé de ses douleurs !

Mais quoi ! quand son œil d'or se voile sous la nue,
Qu'il laisse tomber l'ombre avant la nuit venue,
Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans couleurs,
Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs,
Aux pâles fleurs baissant leurs têtes murmurantes,
Et qu'on prendrait au loin pour des ames pleurantes !
Quand on se meurt, on plaint tout ce qui va mourir ;
On plaint tout ce qui souffre, ou qui semble souffrir.

Que dis-je : on ne meurt pas quand on le pense. Une ame,
Prend ses ailes long-temps avant de s'envoler ;
Une lampe long-temps s'use sans s'exhaler,
Tant qu'un peu d'huile au cœur en remonte la flamme :
J'ai des enfans ! leurs voix, leurs haleines, leurs jeux,
Soufflent sur moi l'amour qui m'alimente encore ;
J'ai pour les regarder tant d'ame dans les yeux !
Mon étoile est si bien nouée à leur aurore !
On m'a blessée en vain, je ne peux pas mourir :
J'ai semé leurs printemps, je dois les voir fleurir.
Au milieu de leurs jours, inoffensive et frêle,
Mort ! oublieuse mort, je passe sous votre aile,
Et je n'alourdis pas mon vol de haine : hélas !
S'il fallait me venger, je le saurais pas !

M^{me} DESBORDES VALMORE.